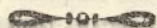


MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES. — LES TABLES TOURNANTES, par M. BABINET de l'Institut. — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous avons profité des beaux jours qui viennent de s'écouler et qui nous rappelaient les tièdes et printanières journées de la révolution de février pour aller passer vingt-quatre heures dans un magnifique château du département de Seine-et-Oise, que nous avions habité l'année dernière une partie de l'automne. Rien n'était changé à l'extérieur de cette habitation du temps de Louis XIII, ni dans le dessin de ses jardins, ni dans la disposition de son grand parc, encore dépouillé de feuillage. Le propriétaire, homme de goût, avait veillé à ce qu'on ne badigeonnât pas les vieux murs et à ce qu'on ne taillât pas en squelettes réguliers les arbres centenaires. Mais, à peine entrée, je me récriai sur la richesse et l'élégance du mobilier, entièrement renouvelé. Le mobilier primitif, pillé et détruit par la révolution de 1793, avait été remplacé sous le premier empire par ces meubles carrés et lourds, fauteuils et canapés en bois gris ou dorés recouverts de damas ou de velours d'Utrecht; commodes, secrétaires, psychés, etc., à colonnes d'acajou cerclées de cuivre doré, ornementation sans style, richesse sans élégance. Aujourd'hui c'était autre chose : aux tentures en cuir damasquinées d'or ou en tapisseries des Gobelins remises à neuf, s'harmoniaient des meubles splendides et charmants. Commençons par l'antichambre, la salle de billard et la salle à manger. Dans l'antichambre, les chaises étaient en chêne poli à écusson armorié. Dans la salle de billard, se dressaient tout autour des buffets de bois d'ébène avec figurines en style renaissance. Les fauteuils, aussi en bois d'ébène et dont le

haut dossier carré avait des armoiries pour couronnement, étaient du même style, ainsi que le massif billard aux larges pieds contournés et au solide entablement où se jouent des chimères et des dauphins. — Dans la salle à manger, ce qui frappait d'abord était un buffet monumental remplissant tout un côté. Ce buffet est en chêne naturel; les panneaux d'en bas sont couverts d'armes et de dépouilles de chasse sculptées en relief; les panneaux supérieurs étalent des fruits et des fleurs; quatre figurines, représentant les quatre saisons, se dressent en saillie aux angles des panneaux supérieurs; le couronnement est formé par des cornes d'abondance pleines de fruits. — Dans le grand salon, les canapés, les causeuses et les fauteuils étaient à écussons sculptés et dorés, recouverts d'un magnifique lampas or et noir. Le style de ce meuble rappelait celui de la jolie chambre de madame de Maintenon à Fontainebleau. Les encoignures, les consoles, les guéridons et la table du milieu, où gisent épars les livres, les journaux et les corbeilles à ouvrage, étaient en ébène incrusté de cuivre, espèce de boule plus sévère que le boule zébré de rouge. C'est de ce dernier boule qu'étaient faits en entier le lit, le secrétaire, la table, la commode, enfin tout l'ameublement de la chambre du maître du château. Le boule moderne surpasse décidément le boule ancien, en cela qu'il s'adapte à toute espèce de meubles. Dans la chambre de la châtelaine, tout le meuble était en bois de rose incrusté de rosaces de cuivre doré et de médaillons en porcelaine de Sèvres; les jardinières, pareilles, faisaient un charmant effet pleines de fleurs. — Dans le boudoir, on admirait un merveilleux guéridon en mosaïque de bois représentant un paysage suisse : la montagne, le chalet, le cours d'eau, tout était imité comme par la peinture. — Dans la chambre qu'on nous avait donnée, le meuble était de palissandre incrusté de bois de rose. On ne peut imaginer avec quelle harmonie ces deux bois se marient ensemble; cela rappelle, comme ton, les belles poteries étrusque. Notre armoire, à glace avec ses cariatides, semblait avoir été pétrie par quelque ouvrier d'Étrurie. L'ameublement d'une autre chambre plus simple était tout en acajou moiré. C'est aussi de ce bois, d'un très-riche effet, qu'étaient faites toutes les toilettes et autres meubles de cabinets attenants aux chambres. Ces toilettes, à doubles réservoirs et à cylindres, méritent d'être décrites : on pousse un res-

sort, le cylindre tourne sur lui-même et laisse à découvert la tablette de marbre blanc; au milieu, est fixée la cuvette à fond percé en porcelaine blanche et bleue à large filet d'or; le bateau pour les brosses à ongles, le vase pour l'éponge, les pots pour les pâtes et les savons sont en porcelaine semblable à celle de la cuvette. Dans les flacons de cristal, sont les extraits de Guerlain, à côté ses lotions célèbres, sa poudre orientale pour polir les ongles, son tartrate de quinine et son élixir de Ruspini pour les dents; son savon à l'amande, sa pâte à la reine pour les mains, son eau de cédrat pour les ablutions; dans une case à part, voisine de celle où l'on met les peignes, et le pot de pommade, et le pot de crème de cydonia, se trouve, si la toilette est destinée à une femme, la case des pots de roses et de cet incomparable blanc de perle dont Guerlain seul a le secret.

Mais, pour fondre le savon, pour recevoir les gouttes d'extrait et d'elixir, l'eau limpide, l'eau courante est à chaque instant nécessaire. La toilette à double réservoir pourvoit à cette urgence d'une eau pure sans cesse renouvelée. Un robinet est placé au-dessus de la cuvette à fond percé, où l'eau s'arrête, ou d'où elle s'échappe, suivant le mouvement qu'on imprime à la cuvette. L'eau qui jaillit de ce robinet vient d'un réservoir en plomb enfermé derrière le meuble. Ces toilettes, si recherchées et si confortables, ont été adoptées par l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie; elles sont toutes fabriquées en France dans les ateliers de Krieger, et c'est aussi des mains de ce fameux ébéniste que sont sortis tous les objets d'ameublement que nous venons de décrire; des cargaisons de ces meubles merveilleux partent tous les jours du faubourg Saint-Antoine pour aller se répandre dans le monde. Krieger expédie dans tout l'Orient : à Constantinople, à Damas, même à Ispahan. La Perse est toujours le pays du luxe et des ameublements les plus raffinés. Ceci nous rappelle un fragment du voyage que M. Flandin vient de publier, et que nos lectrices seront charmées de lire; M. Flandin visite la maison d'un ministre persan :

« Nous sommes seuls, dit-il; nous entrons dans un petit jardin embaumé de fleurs odorantes toujours fraîches, toujours arrosées par la douce pluie que répand un jet d'eau qui ne s'arrête jamais. Là, le chèvre-feuille et la rose, *délicieuses coupes où vient boire le rossignol*, s'élancent en longues guirlandes et retombent en se jouant au-dessus de l'albâtre des vasques élégantes. L'eau limpide du bassin déborde et coule en capricieux festons pour aller baigner les jacinthes et les tubéreuses, qui remplissent l'atmosphère de leurs parfums. Le pavé de marbre, toujours blanc, toujours frais, réfléchit, comme un miroir, les lilas et les myrtes. Nous voici transportés par une bonne fée dans un de ces palais enchantés des contes arabes. Montons ces degrés, soulevons cette tapisserie, entrons dans un appartement où les yeux éblouis ont peine à voir : la lumière du jour ne parvient à faire entrer quelques

faibles rayons qu'au travers des dessins délicats de vitraux colorés et découpés en forme de fleurs. Le pied y pose silencieusement sur de riches tapis d'une mollesse, d'une douceur sans reproche.

» De gracieuses peintures y intéressent, quelque part qu'il se porte, le regard le plus paresseux. De petits coins bien secrets et bien tranquilles vous invitent au repos. Vous vous laissez bercer par de doux songes qu'enfantent le silence et les ravissants objets qui vous entourent; et dans ce réduit, où tout est mystérieux comme un désir, voluptueux comme un plaisir, la rêverie vous domine, elle vous subjugue. Un panneau se lève, une salle vous apparaît à demi éclairée par un jour bleuâtre; c'est le réduit le plus secret de la beauté, les bains où les amours viennent tremper le bout de leurs ailes. Le sybarite anachorète de cet ermitage, où mille voluptés se cachaient pour lui, y a imaginé les plus subtils raffinements de la jouissance. Partout de vives peintures, des sculptures gracieuses, de riches mosaïques; cent miroirs, comme si ce n'était pas assez d'une réalité, répètent les charmants détails de cet ensemble enchanteur. Mais c'en est assez. Vous allez peut-être, lecteur, vendre votre âme pour cette vie asiatique enchâssée de perles, d'or, de saphirs, où vous entrevoyez à chaque pas une joie nouvelle, où vous croyez que chaque heure donne un bonheur nouveau.... C'est là que demeure le vieux et austère Manoutcher-Khân. »

Les toilettes de bal et même de soirée n'intéressent plus guère nos lectrices; mais déjà se préparent pour la mi-carême les toilettes de mariée, grande préoccupation des mères. C'est la dentelle, le point de Bruxelles ou le point d'Angleterre qui compose presque en entier ces toilettes virginales et splendides, tenant de la jeune fille par la blancheur et de la femme par l'éclat. Le voile, formé par une magnifique écharpe, les volants de la robe, et la robe elle-même souvent tout en dentelle, sortent toujours des magasins incomparables de Violard. C'est aussi chez Violard qu'on trouve le plus riche assortiment des grands châles de dentelle noire qui se drapent avec tant de grâce autour de la taille sans la cacher. Si le soleil continue à briller, il faudra bientôt songer aux châles et aux mantelets de dentelle dont Violard seul renouvelle chaque année le dessin et la forme. En attendant, ses dentelles noires et blanches se montent en volants et en bonnets pour orner les robes et les coiffures des grands dîners et des concerts qui succèdent aux bals. Mais revenons à la toilette de mariée. L'écharpe en dentelle de chez Violard flotte derrière la tête et revient voiler à demi la couronne de fleurs blanches, roses, jasmin et myrte, n'ayant que quelques petits boutons d'oranger sur les tempes; l'oranger, peu seyant au visage, est réservé pour le bouquet de corsage. Nous avons vu chez madame Tilman plusieurs de ces frêles couronnes et de ces bouquets d'épousée commandés pour de riches mariages qui doivent se faire à la mi-carême; et les

couturières en vogue taillent déjà les blanches étoffes dont se revêt la jeune fille pour la cérémonie de l'église. Une des couturières qui commence à prendre rang parmi les premières, mademoiselle Chevalier, dont les riches salons attirent déjà une brillante clientèle, a confectionné cette semaine deux robes de mariée du meilleur goût. L'une était en moire antique blanche; le corsage, montant et collant, était fermé sur le devant par un rang de boutons en petites perles fines montées en argent; un col en point d'Angleterre fermé par une broche de perles fines devait retomber sur ce corsage à pointe et sans basques, et dont les manches étaient garnies d'un double volant de point d'Angleterre de 25 centimètres de haut. L'autre robe, avec un par-dessous de taffetas blanc, était en dentelle de Bruxelles, unie jusqu'à mi-jupe de la taille au genou; mais ayant, du genou en bas, trois guirlandes de feuilles de chêne. Sur le corsage, doublé de taffetas, la même guirlande de chêne se répétait, formant un revers sur la poitrine et garnissant d'un double rang le bas des manches. Mademoiselle Chevalier préparait aussi de fraîches robes printanières qu'elle doit expédier à Madrid. Quand nos élégantes de Paris, les seules qui fassent la loi en matière de modes, auront adopté les tissus convenables à la saison qui s'approche, nous parlerons en détail des toilettes de printemps.

Aux mariages succèdent les naissances, et les mariées de l'an passé seront des jeunes mères de cette année; ce n'est déjà plus à leur toilette qu'elles pensent, c'est à celle de cette délicate et chère créature qu'elles sentent tressaillir dans leur sein; il ne s'agit plus du trousseau, il s'agit de la layette; la layette, doux mot dont l'euphonie exprime pour ainsi dire la faiblesse de cet être incertain qui va voir le jour : car pour lui ménager la transition de l'enveloppe vivifiante du sein de la mère à l'air rude et froid de l'atmosphère, quels tissus seront assez doux, assez souples, assez réchauffants? On va à la *Couronne royale*, on consulte madame Daniel Deray sur l'arrangement du petit berceau mobile où doit reposer le nouveau-né; on double la barcelonnette flexible en fer doré d'un mérinos bleu, on la remplit de la paille de varech, du petit oreiller de plume à taie brodée et garnie de dentelle; on étend les draps de batiste, on les recouvre d'une chaude couverture de flanelle et d'une autre de piqué garnie de mousseline brodée; on l'entoure de rideaux de soie bleue faisant transparent à des rideaux de mousseline pareille à celle qui garnit la couverture. Voilà la couche de l'enfant préparée; maintenant il faut le vêtir, madame Deray y pourvoit encore : d'abord ce sont les couches de flanelle pour les premiers jours et par douzaine, celles de toile fine. Ce sont les bandes aussi de flanelle et de toile. Les petites chemises de batiste qui ne viennent qu'à mi-corps, et qui sont garnies d'une petite valenciennes d'un demi-centimètre de haut posée à plat. Les fichus carrés en sou-

ple mousseline; les bégains en flanelle et en finette pour garantir le cerveau, ceux en batiste garnis de valenciennes; les bonnets de nuit simples, ceux du jour variés, recherchés, brodés, ornés de minces rubans et tuyautés de dentelles de divers genres. Les petites robes de nuit remplacent les langes. Les bavoirs de piqué garnis de valenciennes. Puis quand on conduit l'enfant au baptême, le bonnet en broderie de Nancy et en point de Bruxelles doublé de taffetas blanc; la robe tout en engrêlures et valenciennes si c'est en été, ou si c'est en hiver, la cabayole ou pelisse de cachemire blanc doublée de soie blanche ouatée, le bavoir tout brodé. La petite capote de satin blanc piquée, et pour ce grand jour le voile de dentelle, dont on drape en entier le nouveau-né des riches. Puis, avant même que ses premiers pas ne s'essayent sur un moelleux tapis, ce sont les petits chaussons de flanelle, ceux de piqué garnis de valenciennes et ceux de cachemire bordés d'un liséré de soie. Et bientôt les petites robes de finette et de flanelle, celle de *fantaisie* et de brillante garnie d'une petite dentelle, celle de piqué, à basques, celles de percale brodée.

Le petit trousseau de l'enfant terminé, on songe aux tabliers blancs de la nourrice unis et festonnés et aux châles de flanelle dont elle doit abriter son nourrisson. Rien n'est oublié; on ajoute à la layette le collier de boules d'ivoire, les boîtes de poudre d'iris naturelle, les petites broches pour peigner la tête et les éponges de chez Guerlain; madame Daniel Deray fait déposer le tout dans une grande caisse, le berceau est porté à part; la jeune femme ravie déballe et déploie elle-même tous ces objets, elle les dépose dans la chambre destinée à l'enfant attendu, elle vient s'asseoir auprès du berceau vide, elle le regarde longtemps, et impatiente d'amour maternel elle se dit : Quand sera-t-il là, celui qui est en moi ?

Détails du Dessin.

Toilette de femme. — Robe de taffetas bleu Louise; la jupe est garnie de trois volants recouverts d'une dentelle noire et bordés d'une natte en plumes. Mêmes garnitures aux corsages. — Riche fichu à la vierge en broderie et dentelle et manches assorties de chez Daniel Deray. — Coiffure en ruban taffetas et en plumes. — Gants de chevreau de chez Faguer-Laboulé.

Toilette de la petite fille. — Robe de popeline vert-chou, les trois rangs d'étoiles sont en velours et chaque étoile doit être bordée d'une fine soutache. — Sur le corsage et aux manches sont de petits velours posés plat et des nœuds de velours. — Col, manches et pantalon en batiste brodée. — Brodequins en satin français (même nuance que la robe) et à bouts vernis.

Toilette du petit garçon. — Blouse en cachemirienne écossaise serrée à la taille par une ceinture à boucle en velours noir. — Manteau de drap gris-perle avec

ornements de velours noir. — Pantalon fraise et manchettes en batiste brodée. — Brodequins du même drap que le manteau et à bouts vernis.

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES.

Quand nos jeunes lectrices iront visiter la magnifique librairie que MM. Garnier viennent d'inaugurer dans le faubourg Saint-Germain, un livre attirera surtout leurs regards par la beauté des gravures et par l'attrait du sujet. *La femme jugée par les grands écrivains des deux sexes* est un splendide keepsake. L'auteur, M. L.-J. Larcher, s'est plu à réunir la physiologie de la femme, son histoire, sa condition chez tous les peuples, son caractère, ses qualités, ses bons et mauvais instincts, ses passions, son influence, en un mot son passé, son présent et son avenir. Nous détachons de ce livre, aussi curieux qu'intéressant, un chapitre sur la beauté. Nous reparlerons dans d'autres articles du choix de livres si divers et si remarquables qui se trouvent à la librairie de MM. Garnier.

DE LA BEAUTÉ.

Platon appelle la beauté le privilège de la nature.

On demandait un jour à Aristote d'où vient l'impression que la beauté fait sur les sens; il répondit : « Cette question est digne d'un aveugle. »

Le sage recommande à ceux qui rencontrent une belle FEMME d'en détourner les yeux, de peur que l'attrait qu'on éprouve en la voyant ne glisse le poison de la séduction jusqu'au fond de l'âme.

Comme rien n'est plus attrayant qu'un beau visage, rien ne doit être plus suspect. « C'est un traître, dit Plutarque, qui se fait craindre, et qu'on regarde avec plaisir. » (Le P. Joly, capucin.)

Les anciens avaient des goûts de beauté différents des nôtres. Les petits fronts, les sourcils joints ou presque point séparés, étaient des agréments dans le visage d'une FEMME : on fait encore aujourd'hui grand cas, en Perse, de gros sourcils qui se joignent. Dans quelques pays des Indes, il faut, pour être belle, avoir les dents noires et les cheveux blancs, et l'une des principales occupations des FEMMES aux îles Mariannes est de se noircir les dents avec des herbes, et de se blanchir les cheveux à force de les laver avec certaines eaux préparées. A la Chine et au Japon, c'est une beauté que d'avoir le visage large, les yeux petits et couverts, le nez camus et large, les pieds extrêmement petits, le ventre gros, etc. Il y a des peuples de l'Amérique et de l'Asie qui aplatissent la tête de leurs enfants en leur serrant le front et le derrière de la tête entre

des planches, afin de rendre leur visage beaucoup plus large qu'il ne le serait naturellement; d'autres aplatissent la tête et l'allongent en la serrant par les côtés; d'autres l'aplatissent par le sommet; d'autres enfin la rendent la plus ronde qu'ils peuvent. Chaque nation a des préjugés différents sur la beauté : chaque homme a même sur cela ses idées et son goût particulier; ce goût est apparemment relatif aux premières impressions agréables qu'on a reçues de certains objets dans le temps de l'enfance, et dépend peut-être plus de l'habitude et du hasard que de la disposition de nos organes. (Buffon.)

La beauté est une; elle est générale : qu'on ne nous dise pas qu'elle est arbitraire.

Si les sauvages se cicatrisent le visage, ce n'est pas pour être plus beaux, mais au contraire plus terribles;

Si les Chinois se déforment le pied, ce n'est pas qu'on ait dans ce pays une fausse idée de la beauté; mais les hommes ont établi cette mode par politique;

Si les habitants des Alpes paraissent estimer les goîtres, croyons que c'est parce qu'ils sont communs chez eux, et qu'ils ont affecté d'en faire une beauté, pour ne pas rougir de ce défaut monstrueux;

De même si nos dames se fardent, ce n'est pas qu'elles pensent que la couche de blanc et de rouge qu'elles se mettent sur le visage soit une beauté réelle; non, elles ne le pensent pas, mais elles ressemblent aux habitants des Alpes : la vraie beauté étant fort rare, elles ont mis à la mode une beauté factice qui peut être générale.

La vraie beauté consiste dans une taille moyenne et bien proportionnée, dans des traits réguliers, nobles et délicats, et dans une belle peau. « C'est une toile qu'a formée la nature, dit Vandermonde, pour y fondre toutes les variétés du plus beau coloris : tantôt elle y fait éclore les lis et les roses; tantôt on n'y voit que la sombre violette, ou le fruit noir du myrte. » (Rétif de la Bretonne.)

L'espèce humaine est la seule où le sexe féminin soit appelé par exception le beau sexe : dans toutes les autres espèces d'êtres animés, c'est le mâle que la nature a pourvu des caractères de la beauté.

Influence de la beauté. — Toutes les femmes sont belles dans leur printemps.

Quelque porté qu'on soit à se faire illusion sur le principe de ces traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce principe n'est et ne peut être que la perfection d'une certaine conformité de moyens avec un besoin pressant à se satisfaire. L'homme voit dans la FEMME, comme la FEMME dans l'homme, la seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, et que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive, ils en viennent enfin à ne

voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour, l'homme n'est plus un mortel, c'est un dieu : la FEMME est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule surtout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles ; il s'égare délicieusement dans les idées chimériques et mystérieuses du beau pour élever l'objet de son délire. Mais, lorsqu'après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide, ou de l'animal livré aux pures sensations.

La beauté, ce mobile puissant dont jamais mortel sensible ne prononça le nom sans émotion, n'est donc aux yeux du philosophe qui peut un moment échapper à ses prestiges (1), et contempler d'un œil calme les bouleversements et les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un simple rapport de moyens appropriés à un effet naturel ; mais un rapport qui, ayant pour objet une nécessité impérieuse, doit à la passion sa principale force, et à l'imagination humaine les traits séduisants qui l'embellissent. Ce qui prouve que la beauté n'est point un être absolu, mais une relation, c'est que, si l'un des termes qui la composent vient à changer, la beauté ne subsiste plus.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur : lorsque cette qualité manque, tous les autres agréments ne frappent que faiblement, parce qu'un jugement prompt et rapide, que l'instinct nous suggère, nous avertit qu'une FEMME dont l'individu ne présente point tous les caractères d'une parfaite santé est dans une disposition peu favorable au plan de la nature relativement au maintien de l'espèce.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premières années de la jeunesse et dans le temps de la puberté, il n'y a pas de FEMME qui ne plaise à cette époque, et la Chaussée a dit avec raison :

... A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être FEMME : toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles sur le beau ne sauraient empêcher la FEMME qui n'en a point d'autre de briller alors un moment ; et si son règne est court, c'est parce que des objets de comparaison, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipser lorsqu'elle n'a plus l'avantage naturel et passager qui la soutenait contre eux.

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigure-raient l'autre. Cet air mâle et ces traits bien pronon-

(1) On sait trop que la philosophie ne met pas toujours à couvert de ses traits. On dit que Démocrite, tyrannisé par la vue du sexe, et ne pouvant plus supporter la forte impression qu'elle lui faisait, prit le parti de se rendre aveugle. Je sou-haiterais, pour l'honneur des dames, et pour d'autres causes, que le fait fût vrai. Cette victime ne déparerait pas leur mar-tyrologe.

cés dont l'homme tire son lustre feraient dans la FEMME une impression désagréable, parce qu'ils rendraient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicatesse et des traits fins dé-plairaient dans l'homme, parce qu'ils choqueraient le rôle auquel on s'attend de sa part. Tout ce qui a un air de force séduit naturellement les FEMMES : il est aisé de s'en apercevoir par les qualités et l'état des personnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'est pas étonnant que la faiblesse cherche un appui contre les besoins qui l'accompagnent ou contre les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes : elle est encore différente selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'en-flammer l'un refroidissent l'autre : on trouve des hom-mes qui, en avouant que telle FEMME est belle, parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, se décident cependant en faveur d'une autre FEMME dont les traits sont moins réguliers. (Roussel.)

Qu'est-ce qui constitue la beauté chez les FEMMES ? Les opinions sont partagées sur ce point. Pour mettre nos lecteurs à même de se former une idée de ce qu'on doit entendre par la véritable beauté, nous allons la considérer dans tous ses détails et sous tous ses aspects.

De la beauté parfaite.

Quatre choses concourent à faire une beauté par-faite : le coloris, la proportion des traits, l'expression et les grâces.

Un beau mélange de rouge et de blanc fondus en-semble, en sorte néanmoins que le blanc semble domi-ner, voilà la plus belle couleur de chair. La pudeur et la candeur donnent au coloris son vrai ton.

La beauté est inséparable de la santé et de la jeu-nesse : cet embonpoint fleuri du bel âge qui vient de la bonne constitution du corps est le plus aimable ; mais la moindre maladie flétrit le teint le plus vermeil.

Le coloris, loin d'être partout égal, doit avoir ses nuances et ses dégradations. Le vermillon des joues doit se blanchir vers le bas du visage. Le blanc du front, plus éclatant que partout ailleurs, apparaît en approchant des tempes légèrement teint de bleu. L'éclat des joues doit être plus riche qu'éblouissant. Rien n'est plus désagréable qu'une enluminure brillante, quoique naturelle. L'incarnat des lèvres est celui d'une rose qui s'épanouit : le tour de la bouche doit être blanc comme de l'albâtre ; c'est le seul endroit du visage où la cou-leur soit tranchée.

Une peau fine, délicate et transparente est préférable à toute autre, toutes autres choses égales. Une blonde n'est pas, à beaucoup près, aussi belle qu'une brune, mais elle est souvent plus jolie. Un brun vif et clair a encore l'avantage d'être plus propre à l'assortiment

des autres couleurs, le rouge paraît toujours plâtre sur un blanc très-éblouissant.

Enfin, la plus grande beauté du coloris, c'est d'être doux, velouté, humide de fraîcheur.

Personne n'ignore combien une grande bouche, un front rétréci, un nez épaté, défigurent une FEMME. Mais, sans parler ici de ces défauts trop marqués, il y en a d'autres qui, pour être moins visibles, n'échappent pas aux yeux connaisseurs.

D'abord toutes les inflexions ou courbures doivent être extrêmement douces et mollement formées : tels sont, par exemple, les passages des côtés du nez aux joues; celui de la lèvre inférieure au menton; la cavité de la fossette ou fourchette au menton, la rondeur du front, qui ne doit être ni trop élevé ni trop aplati. La ligne ondoyante qui va d'une oreille à l'autre, en passant par les joues et le nez, renferme tous les différents degrés d'inflexion dont on vient de parler, et cette ligne n'a réellement qu'une inflexion précise pour être juste et belle. La grandeur des visages n'y fait rien; car, dans les cercles d'inégale grandeur, toutes les proportions ou arcs semblables ont une même courbure. Toute ligne qui s'écarte de la juste précision est plus ou moins belle, selon qu'elle s'en éloigne plus ou moins.

Il en est ainsi de toutes les autres lignes qui enveloppent le corps, les épaules, les bras, les mains, les genoux; etc.; car le visage n'est pas le seul siège de la beauté, tout le corps en est susceptible.

La tête doit être d'une forme presque ronde, et plutôt avec l'apparence d'un ovale que réellement telle.

Le front grand, ouvert, poli, bien arrondi, c'est-à-dire également courbé dans les points qui se répondent. Un front bas, rétréci, gâte tous les autres agréments.

Les cheveux longs, épais, bien plantés, bien lisses et d'un beau noir de jais ou d'ébène, sont les plus beaux. Les blonds conviennent assez à la première jeunesse.

Les yeux bien fendus, noirs, châains, et d'un bleu clair; les grands sont les plus beaux; les petits ont quelque chose de plus vif et de plus piquant.

Les sourcils doucement courbés en demi-cercle, terminés d'un côté à l'angle extérieur de l'œil, et de l'autre à la naissance du nez. Les noirs sont les plus beaux, mais ils doivent toujours avoir la couleur des cheveux; le contraste n'est pas supportable.

Les joues fermes, vermeilles, d'un éclat doux et tempéré, qui procède de la fraîcheur du teint, ni trop plates, ni trop élevées : les joues aplaties annoncent trop la vieillesse; les joues élevées ressemblent trop à l'enfance.

Les oreilles courtes, colorées d'un rouge léger.

Le nez droit et bien affilé : le nez camus défigure moins qu'un nez long et recourbé.

La bouche petite et bien coupée, qui, en souriant,

forme sur chacune des joues une petite fossette qu'on nomme la fossette des grâces.

Les lèvres ni trop grosses ni trop grêles, d'un rouge humide, comme on l'a déjà dit.

Les dents blanches, petites, égales, bien rangées; leur blancheur ne saurait être trop éclatante : le ton de l'ivoire le plus blanc est celui qui leur convient le mieux.

Le menton rond et fourchu.

Le col droit et plein de chair, un peu long, que la peau en soit blanche, délicate et gracieuse.

Les épaules moins larges que les hanches.

Les bras ronds, fermes et blancs.

La main un peu longue et bien déliée.

Les doigts arrondis, rouges vers les ongles, et menus par le bout.

La gorge bien partagée également et mollement en deux demi-globes durs, blancs et ronds; le menton doit être un peu vermeil. Trop de gorge dépare et donne un air commun; le trop peu est disgracieux.

La taille fine et dégagée.

Les cuisses blanches et pleines de chair, diminuant de grosseur en s'attachant au genou, qui doit être rond, uni et bien tourné.

Les jambes fines et déliées avec un mollet un peu enflé.

Enfin, le pied petit, et les doigts tellement arrangés et inégaux, qu'ils se terminent presque en pointe.

Tel est le chef-d'œuvre de la nature, et l'innocence en est le plus doux charme.

De l'expression.

Les affections de l'âme, les pensées et la variété des désirs donnent mille charmes à la beauté. Elles animent les regards, les gestes, les attitudes; les yeux surtout, les sourcils et la bouche sont les parties du visage qui reçoivent le plus d'expression. Les yeux sont le miroir de l'âme; rien de plus séduisant que les regards animés par la tendresse ou par la douceur, par l'espoir et le désir, par la candeur et l'ingénuité. Les affections tendres et honnêtes donnent un lustre infini aux grâces naturelles, par la sérénité qu'elles répandent sur le visage; mais l'union la plus parfaite, celle dont la beauté tire son plus grand prix, est celle de la modestie, de la sensibilité, de la douceur et de l'innocence. Chacune de ces qualités suffit pour plaire, et leur assemblage est le comble et le prodige de l'expression.

On demande pourquoi deux amants se trouvent ordinairement plus beaux et plus aimables qu'ils ne le sont, et qu'ils ne le semblent à d'autres yeux? C'est que l'amour embellit les objets. Ils se voient quand ils n'ont que l'amour pour témoin : les tendres affections auxquelles le cœur se livre sans contrainte donnent à la beauté un éclat, une expression qu'elle n'a pas dans d'autres moments. Par la même raison, la colère, l'envie, la jalousie et les autres passions semblables altèrent les grâces de la beauté et lui font perdre tous ses

charmes. Les FEMMES devraient donc chérir la vertu et l'innocence, même pour l'intérêt de leurs appas, qui ne sauraient plus inspirer de véritable amour si elles n'ont plus droit à notre estime.

Il est des FEMMES qui sont jolies avec un œil louche, un nez retroussé, de grosses lèvres et des sourcils chinois. — Qu'y a-t-il en elles? — L'expression,

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

(ÉTIENNE DE NEUVILLE.)

Des grâces.

Les grâces suppléent à la beauté et se font mieux sentir qu'elles ne s'expriment : c'est un secret merveilleux et une espèce de mystère dans la nature. Une FEMME plaît : on parcourt en détail tous ses traits ; elle n'en a pas un seul qui caractérise la beauté ; cependant elle plaît ; elle plaît même davantage qu'une personne réellement belle. C'est un don naturel, un je ne sais quoi ; en un mot, elle a des grâces. Ces grâces consistent peut-être dans un certain tour décent, aisé, naïf et vrai, qu'elle donne à tout ce qu'elle dit et fait. La bouche est le siège des grâces, et le sourire est leur plus belle production.

Les grâces sont de la nature, la grâce peut être l'ouvrage de l'art. Les exercices de la jeunesse, tels que la danse entre autres, assouplissent le corps, en rendent les mouvements plus aisés, plus libres, et lui donnent par conséquent de la grâce. L'usage du monde forme aussi les jeunes personnes, et suffit quelquefois pour leur donner de la grâce ; mais les grâces ne s'acquièrent point. Cependant beaucoup de gens les confondent, et sans trop démêler ce que c'est relativement ou absolument, les grâces ou la grâce sont les mots qu'on a le plus souvent à la bouche. Les grâces se trouvent surtout dans les manières ; ces dernières naissent à chaque instant et peuvent à tous les moments créer des surprises. Une FEMME ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

Les grâces naturelles, chez les FEMMES, ont le don de tout embellir, mais ces grâces sont très-rares.

Les FEMMES à qui les grâces sont échues en partage sont d'autant plus séduisantes qu'elles mettent toujours de l'art dans leur conduite, par instinct, par projet ou par habitude.

Les trente grains de beauté qui constituent la femme parfaite.

Trois choses blanches : la peau, les dents et les mains ;

Trois noires : les yeux, les sourcils et les cils ;

Trois rouges : les lèvres, les joues et les ongles ;

Trois longues : le corps, les cheveux et les mains ;

Trois courtes : les dents, les oreilles et les pieds ;

Trois larges : la poitrine, le front et l'entre-sourcil ;

Trois étroites : la bouche, la ceinture ou la taille, et le bas de la jambe ;

Trois grosses : le bras, la cuisse et le mollet ;

Trois déliées : les doigts, les cheveux et les lèvres ;

Trois petites : la tête, le menton et le nez.

La beauté de la femme est la beauté par excellence.

La FEMME est douée d'attraits si puissants, de charmes si invincibles, qu'il est utile, je crois, d'en faire une description détaillée. Ce joli corps, dont la vue donne tant de plaisir, et qu'on ne saurait toucher sans une agréable émotion ; cette chair si tendre et si mollette, cette couleur claire et fraîche, ce teint de lis et de rose, cette peau brillante, cette belle tête ; cette chevelure dont la beauté vous enchante ; ces cheveux doux, luisants et d'une si grande longueur ; ce visage majestueux, cet air gai et ouvert ; cette face, la plus belle de toutes les faces ; ce cou, ce chignon du cou si blanc qu'on croirait que c'est du lait ; ce front dégagé, spacieux et resplendissant, et les yeux d'une belle FEMME, qui pourrait les peindre plus perçants, plus étincelants, et néanmoins tempérés d'une joie et d'une grâce tout aimables ? Au-dessus de ces glaces fines, de ces fenêtres lumineuses, sont ces sourcils formés comme de beaux petits arcs, avec une surface si honnête, et, de plus, séparés par une distance bienséante et à laquelle on ne saurait rien reprocher ; du milieu de ces demi-cercles descend un nez si bien proportionné et resserré avec tant de justesse, qu'il n'en occupe précisément que la place.

Au-dessous du nez immédiatement, vous voyez paraître cette bouche qui éclate comme l'or, et à laquelle des lèvres tendres et vermeilles, qui sont comme les deux battants de cette jolie porte, donnent un si grand agrément. Cette porte s'ouvre-t-elle par un sourire, on découvre alors deux rangs de dents également et finement arrangées, et dont la blancheur efface celle de l'ivoire... Autour de la bouche, s'élèvent deux mâchoires et des joues ; mais quelles joues !... tendres, délicates, brillantes comme la rosée, et, outre cela, si honnêtes, qu'on pourrait les nommer le siège et le trône de la pudeur. Ce visage fait au tour finit par un menton rondelet, et qui plaît beaucoup par l'agrément d'un petit creux qu'on y voit dans le milieu.

Après le visage, vient un cou menu et un peu long, qui s'élève d'une paire d'épaules parfaitement rondes ; la gorge ou le gosier délicat, blanc, et muni d'une médiocre grosseur ; la voix douce, la parole agréable ; la poitrine ample, revêtue d'une chair unie, polie, et relevée en ces deux bosses blanches et dures ; ces mamelles, aussi bien que le ventre, sont d'une figure ronde ; les côtés mollets, le dos plat et élevé, les bras longs, les mains potelées, les doigts allongés par des jointures mignonnes et polies, les flancs et les cuisses dodus, la jambe charnue, les extrémités des mains et des pieds se terminant en forme orbiculaire ; enfin... tous les membres de la FEMME sont pleins de suc...

De plus, quelle modestie dans son allure et dans sa démarche, quelle bonne grâce dans ses mouvements,

quelle dignité dans ses gestes ! Enfin notre femelle, par l'ordre, par la symétrie, par la figure et par la disposition de son corps, est, en long et en large, très-belle en toutes choses. Renfermons donc toute notre peinture en un seul trait : oui, je le dis et je le soutiens, dans tout l'enchaînement de ce vaste univers, nul objet n'est si digne d'admiration, ni conséquemment ne mérite tant d'être regardé, contemplé, examiné, épluché que la FEMME ; elle est par excellence le miracle du Créateur : à moins d'être tout à fait aveugle, il faudrait se crever les yeux pour ne pas voir que Dieu, par le dernier coup de la création, a réuni et rassemblé dans la FEMME toute la beauté dont l'univers était capable. Or, sans contredit, le Tout-Puissant, qui agit toujours par raison, n'a pas fait cela pour rien ; quel pouvait donc être son motif ? Le voici, et je vous prie de le bien peser : Dieu a créé la FEMME, l'extrait, la quintessence de toutes les merveilles, afin qu'il n'y ait pas une seule créature qui, voyant cet ouvrage incomparable, ne soit frappée d'étonnement, d'amour et de vénération... (Agrippa.)

Influence du climat sur la beauté des femmes.

La beauté sublime, qui ne consiste pas seulement dans la douceur moelleuse d'une peau satinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lis et de rose, dans la langueur séduisante des yeux humides, dans la vivacité piquante des yeux pleins d'un feu malin, mais qui consiste encore plus dans la juste proportion des traits et dans leur assortiment le plus touchant, cette beauté se trouve plus fréquemment dans les pays qui jouissent d'un ciel pur, plus fertile et plus bénin. L'Italie renferme plus de belles personnes que la France ; la Sicile, ou plutôt Malte, produit plus de belles FEMMES que l'Italie ; l'Ionie en voit plus naître dans son sein que toutes les autres îles de la grande et de la petite Grèce, parce que le climat y est plus doux ; l'on y jouit d'un printemps perpétuel, la température de l'air y est plus constante et plus soutenue que dans le reste de la Grèce : la figure y est par conséquent moins altérée par les maladies.

C'est l'amour qui fait naître et qui perpétue la beauté.

En général, ce qui contribue le plus à la beauté du sexe féminin est un genre de vie agréable et libre de toutes les tracasseries des passions ; c'est encore l'usage des aliments saints et adoucissants, un climat tempéré et fertile.

Les Indiens disent qu'il ne se trouve point de belles FEMMES dans les pays où il y a de mauvaises eaux, et où la terre est avare de ses trésors et de son opulence ; mais le contraire n'est pourtant pas généralement établi. Enfin c'est l'amour, l'amour surtout, c'est ce sentiment enchanteur qui fait naître la beauté, qui la perpétue dans les espèces. Combien de fois l'atonie de l'indifférence, la stupeur de la crainte, l'antipathie de

l'aversion, n'ont-elles pas produit d'individus contre-faits et hideux ! La nature nous fait rechercher la beauté, parce qu'elle tend sans cesse à la perfection des espèces, dont celle-ci est la marque infallible. (Virey.)

Beauté des femmes des divers pays.

A mes yeux les plus belles FEMMES de l'Europe sont dans la Biscaye espagnole, dans le comtat Venaissin, et surtout à Avignon, et dans la Grèce. Mais les Biscayennes me paraissent mériter la préférence. Celles-ci sont assez grandes et très-bien faites ; elles sont d'une blancheur d'albâtre ; elles ont le plus beau teint du monde, des couleurs admirables, un air de fraîcheur qui charme, et une vivacité piquante. Ajoutez à cela des yeux grands et bien fendus, des sourcils noirs et bien fournis, assez d'embonpoint pour plaire, et vous aurez le portrait exact et fidèle d'une belle Biscayenne...

Les grâces, l'air et le bon ton des Françaises, et surtout des Parisiennes, peuvent, ainsi que leurs modes, servir de modèle par toute la terre.

(La suite au prochain numéro.)

DES TABLES TOURNANTES.

Voici les faits à expliquer. Plusieurs personnes entourent une table ou un autre objet mobile ; elles posent les mains dessus en établissant de plus un léger contact entre l'extrémité de leurs doigts. Au bout d'un certain temps, qui dans bien des cas peut être de plusieurs quarts d'heure, la table, poussée par les petites impulsions concordantes des mains imposées, se met en mouvement à droite ou à gauche. Ce mouvement peut avoir une énergie considérable, qui se manifeste soit par une vitesse très-grande dans le corps mobile, soit par une forte résistance qu'on éprouve quand on veut l'arrêter. Si les mêmes personnes ont déjà réussi à mettre la table en mouvement, le contact des extrémités des mains devient beaucoup moins nécessaire, et souvent les divers opérateurs peuvent agir isolément. Non-seulement la pression des mains détermine des mouvements de rotation dans la table, mais encore des soulèvements énergiques d'un côté ou d'un autre. Tous ces effets sont pour ainsi dire produits, à l'insu des opérateurs, par ces petits mouvements désignés sous le nom de mouvements involontaires, et dont il semble que nous n'ayons point la conscience. C'est le cas de la baguette divinatoire, de l'anneau suspendu à un fil que l'on appuie sur le front en regardant une direction marquée, et de tous les mouvements que l'étonnement,

l'admiration, la crainte, la surprise, et en général les sensations imprévues, déterminent spontanément dans nos organes. Ajoutons qu'il suffit d'une très-légère manifestation de volonté dans un ou plusieurs des opérateurs qui entourent une table tournante pour faire changer le sens du mouvement de droite à gauche, ou réciproquement. Enfin c'est une circonstance favorable à l'expédition que le moral des acteurs ne soit pas hostile à la manifestation attendue, et l'influence d'une hostilité individuelle, quand elle est hautement exprimée, peut même paralyser l'action d'opérateurs qui seuls auraient produit un effet considérable et prompt.

Tout le monde convient que, d'après les fréquentes relations du corps et de l'âme, il n'est guère possible de concevoir une pensée relative à des mouvements sans que le corps ne s'en ressente involontairement. Un lord anglais prétendait que son cheval était si admirablement dressé, qu'il suffisait de penser le mouvement qu'on voulait lui faire exécuter pour qu'il le réalisât à l'instant. « En effet, disait-il, l'écuier qui pense à une évolution quelconque fait involontairement un mouvement en harmonie avec sa pensée, et, quelque peu prononcé que soit ce mouvement, mon cheval le perçoit et y obéit. » C'est un effet du même genre qui se produit dans l'action des mains posées sur la table. Au moment où, après une attente plus ou moins longue, il s'est établi une trépidation nerveuse dans les mains et un accord général dans les petites impulsions individuelles de tous les opérateurs, alors la table reçoit un effort suffisant et commence à s'ébranler. Le contact des extrémités des mains agit aussi sans doute par la communication d'une influence nerveuse insensible pour établir la simultanéité d'action. Jusque-là, la pression individuelle des mains de chaque personne, agissant isolément et sans ensemble, ou même en contradiction, était non efficace. Tout le monde connaît les airs fortement rythmés par lesquels les ouvriers et les matelots obtiennent l'ensemble d'action nécessaire à leurs travaux. Que l'on se rappelle l'air des matelots normands :

Oh! oh! oh!... oh! allons,
Amis, pesons sur nos rames;
Oh! oh! oh!... oh! allons,
Pesons sur nos avirons!

L'influence du rythme musical est tellement réelle par l'accord qu'il détermine entre l'action de toutes les mains, que l'on a vu des tables rebelles, ou, si l'on veut, des mains inefficaces donner des résultats décisifs aux premiers sons d'un piano exécutant un air fortement cadencé. On me dira que les tables elles-mêmes ont composé de la musique et que je devrais invoquer cette autorité; d'accord, mais je ne veux pas seulement, comme on dit, avoir raison, je veux encore avoir raison raisonnablement.

Il est certains esprits ambitieux qui, comme Alexandre, se trouvent à l'étroit dans ce monde et voudraient entrer en relation avec un autre ordre d'être moins

matériels. Telle a été dans tous les siècles la tendance de l'imagination de l'homme, et jamais rien de réel n'est sorti de ces tentatives. Chaque siècle a constamment pris en pitié les superstitions métaphysiques des siècles précédents, et franchement je ne vois aucun espoir que la magie des tables tournantes ait plus de crédit dans la postérité que celle de la pythonisse d'Endor, bien autrement poétique au moment où elle est consultée par un vieux roi affaibli moralement par l'âge et le malheur, et qui dans ses États avait autrefois proscrit la magie! Pour plusieurs esprits ardents, mais irréfutés, il n'est point d'impossibilité. Ils sont toujours sur le point d'accuser d'incrédulité aveugle ceux qui n'admettent pas que la nature puisse à tout instant démentir ses lois. Qu'ils disent donc à quel pouvoir supérieur à la puissance créatrice ils auront recours pour dominer les lois établies par cette puissance placée si haut par rapport à l'homme! Admettez le merveilleux, je le veux bien, mais à condition que ce merveilleux ne sera pas absurde. En vérité, on a peine à tenir son sérieux contre la naïveté des improvisateurs du monde des esprits. Quand la police arrêta l'essor des convulsionnaires de Saint-Médard, on afficha sur les murs du cimetière ces deux petits vers bouffons :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

De par le bon sens, défense de faire parler les tables et de leur faire composer des vers et de la musique ailleurs que sur les théâtres des prestidigitateurs!

Un page, à moitié endormi, lisait la *Vie de sainte Marie Alacoque* au vieux roi Stanislas, tourmenté d'une cruelle insomnie; le roi avait, lui, les yeux ouverts comme un basilic :

— Dieu apparut *en singe* à la sainte, dit le lecteur somnolent.

— Imbécile, lui cria Stanislas, dis donc que Dieu lui apparut en songe!

— Ah! sire, Dieu en était bien le maître!

Voilà les convenances qu'observent nos nouveaux thaumaturges : le ridicule n'est rien pour eux!

Les conclusions de cet exposé des lois de la nature relatives à notre sujet sont :

1° Que tout ce qui est raisonnablement admissible dans les curieuses expériences qui ont été faites sur le mouvement des tables où l'on impose les mains est parfaitement explicable par l'énergie bien connue des mouvements naissants de nos organes, pris à leur origine, surtout quand une influence nerveuse vient s'y joindre, et au moment où toutes les impulsions étant conspirantes, l'effet produit représente l'effet total des actions individuelles;

2° Que, dans l'étude consciencieuse de ces phénomènes mécanico-physiologiques, il faudrait écarter toute intervention de force mystérieuse en contradiction avec les lois physiques bien établies par l'observation et l'expérience;

3° Qu'il faudra aviser à populariser, non pas dans le peuple, mais bien dans la classe éclairée de la société, les principes des sciences; cette classe si importante, dont l'autorité devrait faire loi pour toute la nation, s'est déjà montrée plusieurs fois au-dessous de cette noble mission. La remarque n'est pas de moi, mais au besoin je l'adopte et la défends.

Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas!...

comme le dit Molière; il est donc à consulter; l'initiative des réclamations en faveur du bon sens contre les prestiges des tables et des chapeaux a été prise par les membres éclairés du clergé de France;

4° Enfin les faiseurs de miracles sont instamment suppliés de vouloir bien, s'ils ne peuvent s'empêcher d'en faire, au moins de ne pas les faire absurdes. Imposer la croyance à un miracle, c'est déjà beaucoup dans ce siècle; mais vouloir nous convaincre de la réalité d'un miracle ridicule, c'est vraiment être trop exigeant!

BABINET, de l'Institut.

POÉSIES.

A M. FERDINAND DENIS.

I.

Camoëns, Camoëns, illustre Portugais!
Te quittant autrefois, ton pauvre Javanais
Mendiait vers le soir, dans l'ingrate Lisbonne,
Pour son illustre maître, une chétive aumône.
Car toujours, ô mon Dieu! la triste pauvreté
Veille près du génie et marche à son côté;
Et toujours les enfants de la céleste lyre
Ont gémi sous la faim ou l'horrible délire.
Ils adorent pourtant le grand et le beau;
Ils sont simples de cœur et nobles de cerveau;
Ils nous semblent enfants, insensés que nous sommes!
Et ces enfants pourtant sont plus grands que des hommes.
O sainte poésie! honneur, honneur à toi!
Car dans ce siècle mort et d'amour et de foi,
Pareille à ces consuls de l'antique Italie,
Qui n'abandonnaient pas le sort de la patrie,
Toi seule sur la terre, en ce lieu corrompu,
Tu crois à la justice, au bien, à la vertu,
Et couvrant les humains de tes puissantes ailes,
Ne désespères pas des affaires mortelles.

II.

Ils font un cercle à Dieu de leur triste compas,
Et lui disent après : Tu n'en sortiras pas.

Mais Dieu, c'est l'univers, et la matière et l'âme,
C'est la terre et le ciel, c'est l'homme et c'est la femme,
C'est tout ce qui respire et tout ce qui se meut,
C'est l'arbre et le torrent, c'est la mer et le feu.
Partout où l'on travaille et partout où l'on prie,
Et partout où l'on vit, c'est Dieu, Dieu c'est la vie;
Vous croyant une sainte et grave mission,
Vous repétrissez l'homme et la création;
Disant dans votre orgueil : Telle chose est impure,
Et dans les bras de Dieu vous châtez la nature.
De quel droit venez-vous d'une profane main
Retrancher une branche à cet arbre divin?
Il est bien comme il est, puisque le planteur même,
Avec tout son feuillage et le cultive et l'aime.

ANTONI DESCHAMPS.

C'était fête dimanche dernier, et fête fashionable et nobiliaire, au manège LEBLANC; on sait que c'est surtout dans cet important établissement que sont conservés, pratiqués et démontrés les principes et les traditions de cette haute école française qui a fait durant des siècles et forme encore l'une des principales colonnes de l'art hippique.

Le manège LEBLANC étant par excellence celui où se donne rendez-vous la plus haute société, tant en jeunes hommes qu'en femmes de distinction, on doit penser qu'il faisait beau voir, au manège paré de dimanche dernier, les élèves faire assaut de talent et d'adresse à la suite de ces exercices, qui ont prouvé de nouveau la supériorité de l'école française et mis en relief l'habileté de ses élèves. M. Leblanc et son frère Albert ont monté des chevaux dressés par eux, et ont provoqué de la part d'une assemblée choisie les plus enthousiastes applaudissements.

Un orchestre parfaitement composé n'a pas manqué de donner un joyeux entrain à cette charmante fête.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

AMBIGU : *L'Enfant du régiment*, par M. Théodore Anne. — CIRQUE DE L'EMPEREUR : *les Éléphants prodiges*. — Mort de mademoiselle Esther. — Mademoiselle Denain. — Supplice d'un nègre.

Le succès de la semaine a été au théâtre de l'Ambigu-Comique, où M. Théodore Anne a fait représenter son grand drame historique : *L'Enfant du régiment*; on a applaudi frénétiquement au triomphe de nos armes au dix-huitième siècle. C'était un spectacle tout

nouveau au théâtre que ces brillants uniformes de nos aïeux, ces étendards de l'armée du maréchal de Saxe. Ce cadre militaire a pour fond une œuvre émouvante et consciencieusement écrite.

Un autre succès, c'est celui des *Éléphants prodiges*, au cirque Napoléon. Il faut voir ces colosses intelligents. Ils nous font rêver de l'Inde et d'Alexandre, et l'on voudrait s'enfuir sur leur dos en palanquin loin de notre Europe étriquée.

Annonçons une bonne nouvelle à ceux qui aiment la musique sérieuse et rare :

La célèbre pianiste madame Pleyel, qui, absorbée par les soins du Conservatoire de musique de Bruxelles, ne s'est pas fait entendre depuis longtemps dans les concerts, vient d'arriver à Paris. — C'est uniquement au profit d'une œuvre de piété que l'éminente artiste a bien voulu quitter un instant son professorat pour nous faire applaudir de nouveau son incomparable talent. — Il s'agit de la reconstruction de l'église de Candé, à laquelle est destinée la recette du concert qui sera donné à la salle Sainte-Cécile, le 4 mars, et dans lequel on entendra, avec madame Pleyel, mesdames Bosio, Rossi-Caccia, Potier, Dreyfus, Armandi et Martins; MM. Roger, Bonnehe, N. Rossi, Léon Jacquard et Hoffmann. — Un acte du Gymnase, joué par madame Rose Chéri, M. Lesueur, et les comédiens favoris de ce théâtre, terminera cette matinée, qui se prépare sous le patronage des dames les plus honorées de la société parisienne.

Le théâtre des Variétés se souvient encore de la charmante mademoiselle Esther, qui fut enlevée à la scène par une maladie mentale. Voici de quelle manière un journal nous annonce sa mort :

« Une femme qui dans sa jeunesse avait obtenu de grands succès et s'était acquis une certaine célébrité sur la scène des Variétés, où son souvenir reste attaché à la création du rôle de Zéphirine, dans les *Sal-timbanques*, la demoiselle Louise-Eugénie de Bongars, connue au théâtre sous le nom d'Esther, vient de périr d'une manière funeste à l'âge de trente-neuf ans, dans la maison impériale de Charenton, où elle avait été placée par suite de son état d'aliénation mentale.

» Par ordonnance de M. le docteur Calmeil, médecin en chef de l'établissement, la demoiselle de Bongars avait été mise hier dans une baignoire où elle devait rester une heure sous la surveillance d'une femme, Marguerite Bouvier, spécialement attachée à sa personne. Par surcroît de précaution (et bien qu'une sœur religieuse attachée à l'établissement, un élève en médecine et deux infirmiers demeurent constamment dans la salle de bain durant le temps où les aliénés y sont amenés), la baignoire dans laquelle avait été placée la demoiselle de Bongars était garnie d'un couvercle n'ayant qu'une échancrure assez large pour laisser passer la tête, de façon à prévenir tous les accidents.

» La malade paraissait calme dans son bain, lorsqu'une infirmière, amie de Marguerite Bouvier, ayant à

donner une douche à une autre aliénée dans cette même salle, la pria de l'aider pendant quelques instants.

» Marguerite Bouvier, ne concevant aucune inquiétude, satisfait à ce désir, et dut en conséquence s'éloigner pendant cinq minutes environ de la baignoire de la demoiselle de Bongars. Lorsqu'elle revint, elle ne vit plus celle-ci; elle s'empressa de lever le couvercle et de la saisir dans la baignoire d'où elle la retira. Mais déjà la vie l'avait abandonnée; l'asphyxie était complète, et les efforts que l'on fit pour la rappeler au sentiment demeurèrent sans résultat.

» Comment la mort avait-elle eu lieu? C'est ce qu'il a été impossible de constater d'une manière bien précise. La malade, saisie d'un accès nerveux, avait-elle éprouvé des spasmes par suite desquels sa tête aurait glissé par l'échancrure? ou bien, par un de ces vertiges fréquents chez les aliénés, se serait-elle volontairement plongé la tête dans la baignoire? Ces conjectures sont également admissibles; mais les hommes de l'art, tout en constatant qu'il n'existait sur le corps, ni même au visage aucune excoriation, ont déclaré ne pouvoir se prononcer d'une manière précise. »

Au Théâtre Français rien de nouveau, mais toujours les querelles habituelles entre les sociétaires et leur directeur.

— La 1^{re} chambre du tribunal civil de première instance de la Seine était saisie hier d'une action intentée par mademoiselle Denain contre M. Arsène Housaye, directeur du Théâtre-Français, au sujet de la distribution des rôles du *Verre d'eau*, dont la reprise doit avoir lieu incessamment.

Au moment où M^e Paillard de Villeneuve, avocat de mademoiselle Denain, se disposait à prendre ses conclusions, M. Marie, substitut, s'est levé et a déclaré qu'au nom de M. le préfet de la Seine il opposait un déclinatoire à l'effet de revendiquer pour l'autorité administrative la connaissance du débat engagé entre mademoiselle Denain et le directeur de la Comédie-Française.

« Le Théâtre-Français, a dit M. le substitut, a l'intention de reprendre, pour les débuts de M. Bressant, la comédie du *Verre d'eau*. M. Bressant doit jouer dans cette pièce le rôle de Bolingbroke. La direction du Théâtre-Français, pour tenir compte du désir exprimé par M. Scribe, auteur de la pièce, a confié le rôle de la reine à mademoiselle Madeleine Brohan. Mademoiselle Denain avait créé ce rôle en 1840. Elle a réclamé contre la distribution nouvelle en invoquant la position de chef d'emploi qui lui aurait été confiée définitivement par une lettre qu'elle produit. Elle vient soutenir aujourd'hui devant la justice que ce fait est une atteinte à son droit. Elle invoque, à l'appui de sa prétention, le décret de 1812, connu sous le nom de décret de Moscou. Elle trouve que ce décret protège la qualité de chef d'emploi, qu'elle réclame. Elle oublie qu'un nouveau décret du 27 avril 1850 régit seule aujourd'hui.

d'hui le Théâtre-Français, et que ce décret ne connaît pas la qualité de chef d'emploi.

» Nous voyons, au contraire, qu'il confère au ministre le droit de distribuer les rôles dans un intérêt public. En obtempérant au désir de l'auteur, M. Scribe, la direction a usé du droit que lui donne le décret de 1850. Le ministre a pu prendre ainsi l'arrêté suivant :

MINISTÈRE D'ÉTAT.

Arrêté.

» Au nom de l'empereur,

» Le ministre d'État,

» Vu, etc.;

» Arrête :

» Il est enjoint à l'administrateur de la Comédie-Française de distribuer à nouveau les divers rôles de la comédie du *Verre d'eau*, qui ne seraient plus convenablement remplis, et notamment les rôles ci-après, de la manière suivante :

Bolingbroke,	MM. Bressant.
Masham,	Delaunay.
La duchesse,	Mesdames Allan.
La reine Anne,	Mad. Brohan.
Abigail,	Mademoiselle Fix.

Paris, le 20 février 1854.

Signé FOULD.

Pour ampliation :

Le secrétaire général, Signé ALFRED BLANCHE.

» Cet arrêté une fois pris, dit M. le substitut, ne peut être attaqué devant vous. C'est là un acte de l'autorité administrative que vous ne pouvez apprécier, vous êtes incompetents. Votre jugement déclarera cette incompetence et fera droit au déclinatoire du préfet de la Seine. »

M^e Paillard de Villeneuve a demandé le rejet du déclinatoire proposé; mais le tribunal s'est déclaré incompetent, par la raison que la distribution dont se plaignait mademoiselle Denain avait été faite par décision ministérielle, et que le tribunal ne pouvait être appelé à interpréter ou à réformer une décision de l'autorité administrative.

Pour celles de nos lectrices qui sont avides d'émotions tragiques, nous donnons ici l'horrible récit d'un journal américain; le roman de madame Stowe est une pastorale auprès de cette véridique narration :

« Nous trouvons, dit ce journal dans une correspondance de Natchez (Mississippi), le récit d'un drame aussi effrayant que ce que les annales antiques nous offrent de plus terrible. Un nègre avait frappé un blanc; il a été immédiatement arrêté. La justice de l'État était prête à sévir contre le coupable; mais les habitants exaspérés n'ont pas voulu se soumettre aux délais des tribunaux. Une foule s'assemble, s'empare de l'esclave et le traîne à quelque distance dans la

campagne. On décide bientôt que, pour faire un grand exemple et frapper les nègres de terreur, il faut brûler le coupable vif.

» Pendant tous ces préliminaires, les planteurs des environs accourent sur la scène du drame, suivis de tous leurs domestiques noirs; et lorsque les apprêts de l'exécution commencent, plus de 4,000 esclaves se trouvent rassemblés pour assister au martyre de leur infortuné compagnon. Cependant la victime est enchaînée au pied d'un arbre, et de gros fagots s'amoncellent autour d'elle. Soit courage héroïque, soit stupidité, le condamné ne laisse apercevoir aucun signe d'émotion. On lui demande alors si, avant sa mort, il n'a rien à dire, et lui, jetant un regard indifférent sur la foule des nègres, leur conseille de se souvenir de sa fin malheureuse comme d'une terrible leçon; il leur demande aussi de prier pour lui. Se tournant ensuite vers un des exécuteurs, il le supplie de lui donner un verre d'eau.

» Après avoir bu à longs traits, la victime s'écrie : « Maintenant, mettez le feu, je suis prêt à partir en paix. » La flamme pétillait aussitôt dans le bois sec; elle s'élève en tourbillons, s'approche du condamné, le lèche, l'étreint d'une ceinture de douleur et le dérobe enfin aux regards des spectateurs. Le cruel supplice qu'il endure fait enfin disparaître de son cœur les dernières traces de son stoïcisme. Il se tord dans ses chaînes, pousse d'horribles rugissements, se ramasse, ébranle l'arbre, brise les nœuds qui l'attachent et bondit tout flamboyant hors du cercle infernal. Dès qu'on le voit paraître, courant vers l'assemblée comme une boule de feu, vingt carabines se dirigent contre lui, une grande détonation se fait entendre, et le supplicié tombe mort, percé de plusieurs balles. Des hommes se jettent à l'instant sur le cadavre à demi consumé et le repoussent dans le bûcher, où les flammes ne tardent pas à le dévorer entièrement. »

LÉOPOLD DANGEAU.

La soirée musicale donnée chaque année par M. Paul Dollingen vient d'avoir lieu. Comme dans les soirées qui ont précédé celle-ci, le jeune pianiste a fait preuve de progrès successifs et sérieux. On trouve définitivement en lui un habile virtuose, profondément pénétré de son art, comme on le verra bientôt joindre le titre de compositeur à celui d'exécutant. Roger a donné une preuve authentique d'appréciation à Paul Dollingen en venant chanter un délicieux morceau. D'autres artistes d'un mérite reconnu ont suivi un si bon exemple en se faisant entendre dans cette réunion, où de charmantes femmes et l'élite de la presse ont applaudi avec enthousiasme non-seulement notre plus célèbre ténor, mais Hermann, Lionnet, Jacquart, ainsi que mademoiselle Brousse et Emilie Worms.